

Antony Soron

Les envolées front-deuses



Editions **Passiflore**

Les envolées front-deuses

DU MÊME AUTEUR

- *Le béret du maître*, éditions Passiflore, 2023

© Éditions Passiflore – 2024

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax

www.editions-passiflore.com

Antony Soron

Les envolées front-deuses

Editions **Passiflore**

« Pardonne-moi si ici tout devient
Froid National. »

Un été français, Indochine

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

J'admets qu'il y a enquête et enquête.

La première réclame des détectives, des vrais de vrais. Il lui faut son lot de témoignages et d'indices. On lui associe également – *Élémentaire Mon cher Watson!* – sa cohorte de héros littéraires, téléfilmiques et cinématographiques : Sherlock Holmes, Colombo, James Bond.

La seconde implique aussi des recherches et des conjectures. Mais elle reste moins en quête de preuves que d'un besoin devenu viscéral d'interroger, dans la vie passée, des fragments qui demeurent flous. C'est cette dernière qui m'intéresse le plus aujourd'hui. Sans doute parce que je regrette d'avoir mis des années à devenir un garçon curieux, d'avoir si longtemps respecté scrupuleusement les secrets de famille les mieux gardés en m'interdisant de poser les questions qui peut-être auraient fâché ou pire, entaché notre histoire.

Il y a quelques mois encore, *l'enquête* sur mon grand-père maternel m'était encore étrangère. Celle sur la mort suspecte de mon père, plus proche de la première catégorie, me semblait légitimement à privilégier malgré tout ce temps perdu. C'est au moment où j'ai enfin commencé à recueillir des pièces à conviction laissant supposer que mon père avait été la victime non d'un triste fait divers, mais d'une sale affaire mafieuse, que mes songes m'ont ramené vers mon grand-père, le *leader maximo* de mon enfance lot-et-garonnaise.

Celui qui écrit n'est pas décisionnaire de ses sujets. L'imaginaire a des fixations face auxquelles même les projets littéraires les mieux armés ne font pas le poids. Aussi, ai-je été contraint de m'échapper d'une enquête pour en rejoindre une autre, mais, cette fois, je le répète, privée de détective. Je n'ai fait confiance qu'au château de cartes de mes souvenirs et aux lueurs de mes songes nocturnes, comme cela avait été le cas dans *Le béret du maître*, premier tome d'une exploration de ce temps-là où je me suis montré si docile.

Jean-Jacques Pâris, dit Papi Po pour tous les membres de la famille, est alors redevenu

prééminent. Il a défié dans une concurrence déloyale, la figure d'un père précocement disparu auquel ne se rattachent que quelques flashs d'une relation en pointillés de 1976 à 1978 – l'année de sa mort.

L'expérience mémorielle que j'ai entreprise n'a rien d'original. Si *Le bérêt du maître* avait été écrit sous l'influence du *Premier Homme* de Camus, ce deuxième tome est né, quant à lui, sous le signe de Proust, dans le sillage de son « temps perdu retrouvé ».

Celui qui m'avait appris à lire et à écrire, mon grand-père donc, souhaitait sans doute que je lui paie enfin ma dette ou plus précisément que je lui rende la monnaie de sa pièce. Puisqu'il m'avait lu tant d'histoires, ne devenait-il pas urgent de me pencher sur la sienne au moins par le ragréage de mes souvenirs ?

En réalité, après les images pionnières, après la redécouverte des contours de son visage aussi anguleux, j'ai commencé à comprendre que l'enjeu serait moins d'exécuter sa biographie que de creuser des non-dits qui ont fait de l'existence de mon grand-père un récit à énigmes.

En tout cas, après mon maître d'école et avant mon père, je me suis convaincu que

ce *grand-père sur ma branche* valait bien un livre, une réflexion, une réévaluation. Ceci n'est pas un dossier à charges : je n'ai pas l'âme à jouer les procureurs. Je m'en veux simplement de ne pas m'être posé les bonnes questions au bon moment ; d'avoir, adolescent, cautionné un discours aux antipodes de mes convictions d'homme. C'est sans doute ce regret qui a servi d'épine dorsale à ce court récit gorgé d'affection et d'amertume.

Du côté de Sainte-Radegonde

L'homme qui marchera ce matin de novembre le long de l'allée bordée par deux rangées de platanes; celui qui se rapprochera du cimetière de Sainte-Radegonde où ses grands-parents maternels reposent en paix, celui qui touchera leur dalle de marbre, si longtemps après, qu'aura-t-il à leur dire, et tout particulièrement à son grand-père? Trouvera-t-il les mots? Cherchera-t-il même à les trouver? À moins qu'il ne se laisse aller à chanter le plus bel air de Joe Dassin; afin d'entrer en matière...

Salut, c'est encore moi!
Salut, comment tu vas?
Le temps m'a paru très long
Loin de la maison j'ai pensé à toi
J'ai un peu trop navigué
Et je me sens fatigué
Fais-moi un bon café
J'ai une histoire à te raconter

On ne reviendra jamais au jardin de son enfance tant qu'on n'en aura pas le courage.

Existe-t-il, d'ailleurs, encore, ce *jardin extraordinaire*, planté de son grand chêne, avec ses trois cerisiers alignés en indéracinables gardiens ?

La dernière fois que j'ai entraperçu ses contours, c'était, si mes mesures approximatives sont exactes, à une distance d'au moins six ou sept cents mètres, durant l'enterrement de ma grand-mère, Mamie Blue : Marie-Claire surnommée ainsi jusqu'à la fin de sa vie, quelques années après le succès foudroyant de Nicoletta.

Au moment de descendre son cercueil dans le caveau familial, au même étage que celui de son époux, j'ai détourné les yeux. Papi Po, lui, devait être impatient. Parti sept ans avant elle, il aurait certainement tant de choses à lui raconter. Ma tête a pivoté sur son col, irrésistiblement orientée par le soudain désir de voir ce que l'oeil avait perdu de vue. Cette vision, il faut bien l'avouer, a été aussi déceptive que fugitive. Pourtant, il n'avait pu être rayé de ma carte au trésor, ce jardin à l'arrière du *château* de mon grand-père,

qui s'étendait jusqu'au champ de notre si taiseux voisin.

C'était lui, d'ailleurs, « le paysan », que nous avions coutume de viser, quand sa herseuse s'approchait trop près de la palissade, mon cousin Arnaud et moi, avec nos colts en plastique, pour défendre à la vie à la mort notre Fort Alamo, comme *Davy, Davy Crockett, l'homme qui n'a jamais mal*.

Vous l'aurez compris, quand j'étais petit garçon, je me trouvais dans une position exactement inverse des jours de ces deux enterrements qui n'en font qu'un dans ma boîte crânienne à l'irréparable désordre chronologique. Je m'asseyais sur la plus noueuse des branches à mi-hauteur du grand chêne, et je visais à l'oblique en contrebas, avec l'église miniature en point de mire. Quand Arnaud était encore là pour jouer avec moi, quand nous formions en duo la compagnie des « têtes brûlées », combien de fois avons-nous chanté à tue-tête le grand succès d'Annie Cordy ? Avec nos jumelles, nous jouions les détectives privés. Nous espérions bien la repérer derrière l'église, au soleil couchant, *la bonne du curé* et la bande de malfrats que nous lui avions inventée, mais,

naturellement, nous ne l'avons jamais prise en flagrant délit de « bêtises ». Il ne nous restait, pour apaiser notre déception pleine de rigolades, nous qui n'avions, à dire vrai, pas bien saisi la portée érotique des frasques de *la bonne*, qu'à siroter nos Cacolac.

De quoi attendre le moment où Mamie nous hélerait pour passer à table. Comme plat de résistance, du poulet au jus avec son éternel riz savoureux et parfumé, dernier grain de mémoire de leur première vie coloniale en Extrême-Orient, à elle et à Papi.

Chaque fois que je me rapprochais de chez mon grand-père, que je revenais vers *mon vrai lieu*, survenait ainsi ce désir primordial de monter sur mon vieil ami le chêne et surplomber la petite église de *Sainte dévergondée* comme la surnommait mon oncle Nicolas.

Nico, c'était le petit dernier, leur retardataire, le seul qui avait le droit d'atteindre la cime de notre arbre et de tirer au pistolet à plomb sur la cible de liège fixée à son tronc. C'est lui qui m'apprendrait plus tard que mon

magazine préféré, *Pif gadget*, était à la solde de « ces sales cocos ».

Les nouveaux propriétaires l'ont certainement fendu, notre grand chêne, le mien, celui d'Arnaud, de Nico, pour en faire du bois de chauffage. C'est sans doute pour m'éviter la tristesse d'avoir à constater sa disparition que je me suis sagement résigné à ne surtout pas m'approcher de trop près de mon jardin extraordinaire. Je ne l'ai fait ni aux obsèques de Papi Po ni à celles de Mamie Blue, sept ans de réflexion plus tard.

On ne reviendra jamais au jardin de son enfance tant qu'on n'en aura pas le courage.

Peut-être qu'on finira par l'oublier des années durant, ou, pour l'exprimer de façon plus juste, par penser l'avoir oublié.

Mais les réminiscences fleurissent au moment le plus inopportun. C'était il y a tout pile un an, ma belle-mère venait de nous quitter à son tour. Elle laissait à ses trois enfants, ses deux garçons et la femme de ma vie, entretenir l'illusion de pouvoir continuer à faire exister

la grande maison de Chalosse. Fallait-il la vendre, l'abandonner, renoncer à la mémoire landaise du lieu-dit « Mouring » ?

C'est en plein au moment de ce douloureux dilemme que ma première grande maison s'est réancrée à l'édifice chancelant de mes souvenirs. Un joli pécule en poche, mes grands-parents maternels en avaient fait l'acquisition à leur retour d'Indochine. Comme Papi et Mamie escomptaient une grande famille – au final, ils furent bien servis avec leurs cinq enfants – il leur fallait une grande maison. J'imagine que la proximité de la propriété de mes arrière-grands-parents, qui jouxtait leur terrain, n'a pas été pour rien dans ce choix de raison.

Durant mon enfance, l'étage n'était pas aménagé. Il ne le serait que bien plus tard, quand Papi Po voulut à tout prix faire de la place pour sa ribambelle de petits-enfants et avoir enfin un bureau à lui pour poser sa pipe et sa machine à écrire. Dans son dos serait alors encadré l'improbable et glaçant portrait grandeur nature de Jean-Marie Le Pen, immuable fondateur du Front National.

L'arrachement

Malgré le costume trois pièces, nœud papillon assorti, de mon père, semblable à un héros d'Alexandre Dumas échappé par mégarde de son roman de cape et d'épée, malgré la robe blanche de ma mère, aussi brune que Sylvie Vartan était blonde, le mariage de gala de Marie-Christine et Patrick, lié à ma conception hasardeuse, a tourné au vinaigre en quelques semaines.

Il ne restait à Mamie Blue et Papi Po qu'à m'élever comme leur dernier fils.

Et le dernier fut le premier, chéri entre tous les cousins.

Quand il a fallu les quitter quelques brèves années plus tard après les deuxièmes noces de ma mère, quand il a été décidé qu'en compagnie de Christian, le beau-père que je commençais à découvrir, nous devrions

nous installer à Bergerac, cela a été pour moi comme un « arrachement ». J'utilise ici des guillemets par souci d'authenticité, car c'est ma mère elle-même, pourtant si pudique sur le temps de mon enfance, qui me l'a confié.

Je reconnais ne pas avoir d'images précises de ce jour atroce ; je me souviens davantage de mon dernier jour de classe à l'école de Bon-Encontre.

Nous devons rapporter chez nous notre toute dernière création : une bouteille de lait en verre enveloppée de plâtre rendu multicolore par de joyeux coups de pinceau. La vérité c'est que je n'étais pas arrivé à réaliser l'objet. Pourquoi ? Tout cela m'apparaît aujourd'hui assez confus. Difficile de trouver une justification à cet échec ridicule, sinon une inaptitude précoce aux activités manuelles. J'ai quitté ma première école avec les mains vides. J'aurais dû être triste ou au moins désappointé ; je ne l'ai pas été bien longtemps. Comme de coutume, Papi était là, un brin en retard mais tout sourire, prompt à plaisanter sur le premier sujet qui lui passait par la tête. On irait voir tous les deux les trains de marchandises chargés de

containers. *Les containers c'est l'avenir, mon petit Tony.* On s'accorderait le droit de boire un « pchit » au café de la gare. Il mentirait pour la énième fois à Mamie Blue pour justifier notre retour tardif en lui racontant sans ciller que les Indiens Cheyennes - ou Comanches, je ne sais plus - avaient tendu un piège à notre diligence en nous menaçant de leur tomawak. Ma si douce grand-mère rirait discrètement d'avoir épousé un si drôle de bonhomme, conteur du troisième type, avant de reprendre ses pelotes de laine. Avec ses grandes aiguilles à tricoter, elle mettrait la dernière main à mon nouveau pull pour l'hiver prochain.

Je ne sais pas comment se sont passés les deux mois d'été avant Bergerac. Toutes mes vacances se mélangent dans ma tête. Je suis revenu si souvent chez mes grands-parents jusqu'à l'âge de neuf ans. Et à chaque fois, la porte de l'Audi 80 de Christian à peine ouverte, je fonçais par l'escalier monumental, j'embrassais tour à tour Mamie, Papi et Manmène, mon arrière-grand-mère qui vivait désormais avec eux et je filais vers mon grand chêne. J'y retrouvais ma place sur la branche la plus noueuse.

Ici, chez mon grand-père, je pouvais tout faire : fabriquer des cabanes dans les branches, me perdre en forêt, m'échapper à vélo par monts et par vaux. Papi et Mamie ne craignaient jamais pour moi même si, en même temps, ils m'aimaient sans doute un peu trop. Sans le déclarer ouvertement, ils me considéraient comme leur petit-fils préféré, celui sur lequel il fallait tout miser. Mon cousin Arnaud, celui dont j'étais le plus proche et que je retrouverais longtemps après, à l'enterrement de Mamie, en a certainement souffert. Je l'ai senti immédiatement quand nous nous sommes fait la bise au moment de ces retrouvailles sans chaleur. Il ne m'apparaissait déjà plus comme un semblable tellement indispensable pour partir à l'aventure ; je n'étais plus pour lui qu'un pâle reflet du petit garçon avec lequel il allait pêcher à l'aurore dans l'étang de notre grand-oncle Georges.

Le grand frère de Mamie Blue avait, lui aussi, fait construire une demeure respectable avec son épouse, à l'heure du rapatriement d'Indochine. Nous leur avons rendu visite plus d'une fois. Avec Papi et Mamie, ils pouvaient parler « viet » comme *là-bas*, renouvelant les jours heureux. Pendant ce temps, nous restions scotchés devant l'écran de télévision à regarder

les épisodes des aventures de *Michel Strogoff* avec Curd Jürgens, d'après l'indémoudable récit épique de Jules Verne.

Quand mon arrière-grand-père, notre voisin de l'autre côté de la haie de bambous, a rendu son dernier souffle, on l'a enterré dans le cimetière de poche de Sainte-Radegonde. Je devais être tout petit. Papi et Mamie se sont alors demandé s'il me serait bénéfique d'assister à son enterrement. Ma grand-mère a tranché. « Il sera mieux ici. Tony sera sage, n'est-ce pas Tony? »

Elle avait à mon égard une confiance absolue. Je demeurais seul dans la grande maison, les regardant partir en convoi par la baie vitrée, sans excès d'émotion il faut bien le reconnaître.

Puis, sans m'affoler le moins du monde, sur ma branche perché, mes jumelles prêtes à l'emploi, je me suis remis au travail.

Je les voyais tous de loin, les hommes de la famille, chagrinés comme il se doit en pareilles circonstances.

Et j'ai fini par zoomer sur Papi qui était là pour mettre son père en terre.

Il ne portait pas de lunettes noires et se tenait bien droit dans son costume gris, les cheveux plaqués en arrière. Le front haut, digne parmi tous ces éplorés censés être venus ici pour le reconforter.

Papi Po, je reviens à lui par ricochets, comme par enchantement, ou par le miracle du fonctionnement de mes synapses, quand je porte mon casque sur les oreilles dans le RER B et la ligne 6 et 10 du métro parisien. Toutes les chansons de mon enfance dont je remplis ma playlist ont l'heur de me faire penser à lui en même temps qu'à ces jours, en ce lieu où il fut et fit tant pour moi. Mon grand Jean-Jacques, cet échalas bondissant, réincarnation des arbres à caoutchouc qu'il avait fait cultiver dans son Indochine rêvée au temps jadis où il régnait en maître sur leur propriété de Dalat, la ville de l'éternel printemps.

De l'avis de tous, Jean-Jacques Pâris se présentait toujours aux autres comme un incurable optimiste, amateur de jeux de mots, cabotin en diable, homme aussi fondamentalement spectaculaire qu'adepte de l'impromptu.

Sans doute d'ailleurs les aimait-il trop, les surprises.

Ce qui n'est pas allé sans certaines déconvenues en matière économique, si toute la famille m'autorise ce délicat euphémisme.

Le pèlerinage

À Bon-Encontre dont dépend le lieu-dit « Sainte-Radegonde », si l'on grimpe tout en haut de la colline, on rejoint la vierge imposante qui surplombe la ville.

Un dimanche, Papi m'a sorti brusquement de mon sommeil. J'admets bien sûr que ma mémoire ait pu me jouer des tours, mais il me semble l'avoir vu faire un clin d'œil appuyé en direction de ma grand-mère qui finissait de remplir un sac à dos plein de bonnes choses pour le casse-croûte, alors qu'il m'intimait l'ordre de partir en mission avec lui.

En route, mauvaise troupe!

Je ne comprenais pas bien pourquoi, à sept heures, un dimanche matin, il convenait d'urgence *d'aller siffler là-haut sur la colline*. Papi Po sentait bien que son petit-fils avait perdu quelque peu de sa gaieté ces derniers

temps. Il ne m'entendait plus repasser mes leçons en chantant.

Un papa qui s'en va à jamais par la faute « à la fatalité » ne laisse pas indemne son fils unique, même choyé à l'excès par son papi et sa mamie. Et puis, comme si cette contrariété ne suffisait pas, une semaine auparavant – ceci expliquant en réalité cette longue balade dominicale – il m'était arrivé un petit drame, avec du recul, assez cocasse.

En allant chercher mon ballon de foot – celui offert par mon père lors de notre toute dernière rencontre – sur la route départementale, les yeux rivés sur la boule de cuir à damiers, j'ai percuté de plein fouet un cycliste du dimanche.

Mais pas n'importe lequel ! Le curé de l'église de Sainte-Radegonde en personne, qui fonçait à grands coups de pédales vers le lieu de son sacerdoce.

Les quatre fers en l'air, son dérailleur « déraillé », le pauvre homme ne savait plus à quel saint se vouer.

Inversement, de mon côté, plus de peur que de mal. Aussi, dans l'état de stupéfaction que l'on imagine, au lieu de porter secours à l'homme de Dieu et même d'abord exécuter

une prière d'excuse, lui ai-je fait l'affront de prendre mon précieux ballon sous le bras et de m'enfuir *auprès de mon arbre*, m'imaginant sans doute qu'il n'irait pas m'y chercher.

Tout en claudiquant légèrement, le curé n'a pourtant pas tardé à prendre en filature le méchant petit diable. Rouge de colère et vexé sans doute de s'être trouvé en si fâcheuse posture au su et vu de la plus vulgaire de ses ouailles, il a longé dans mon sillage la maison par la droite. Mamie, jardinière opiniâtre, binait, accroupie, un parterre fleuri. Je lui étais passé devant le nez en coup de vent sans qu'elle n'y prête particulièrement attention. Évidemment, la présence de mon poursuivant l'a étonnée davantage. Monsieur le curé, dans son jardin, coursant son petit-fils avec un déhanché très inhabituel ?

Par bonheur, Papi était rentré de ses affaires plus tôt que prévu. Il démêlait les tuyaux d'arrosage en essayant d'éclaircir ses idées. Il a trouvé là une situation à sa botte, lui qui s'amusait avec moi comme un petit fou des aventures de Don Camillo chaque fois qu'elles repassaient à la télévision. Je n'ai jamais bien compris son rapport à la religion. Si Mamie était croyante mais non pratiquante,

sa petite croix au-dessus de la tête de lit, lui ne semblait que se fier à l'originalité de son destin au volant de sa R16. Au pied du chêne, il est venu palabrer avec le curé, tranquille et souriant, comme si ce qui venait de se passer n'était qu'une bêtise de gosse. Le saint homme aurait quand même pu mourir si son crâne s'était fracassé contre le bitume...

Ah vous savez, mon petit-fils.

Et plus bas,

*Son papa a été tué, il n'y a pas si longtemps.
Il est quelque peu déboussolé en ce moment.*

Mon grand-père ne buvait quasiment pas mais comme il était convivial par nature, il ne manquait jamais de proposer son décapant alcool de riz aux invités de fortune. Ce fut le cas ce jour-là. Papi, mon Don Camillo athée, avait gagné la partie.

Quant à moi, je ne descendrais pas de ma branche avant midi.

D'ici là, le curé aurait repris assez de vigueur pour dire sa messe à venir, avaler le corps du Christ et se désaltérer goulûment de son sang.

Papi qui, par la suite, a souffert de problèmes cardiaques – le mal des grands sportifs selon ses dires – était encore rudement véloce.

Je devais le suivre et la grimpette n'était pas des moins ardues pour mes petites pattes. Il n'arrêtait pas de raconter des histoires, ses histoires à dormir debout mais dont je ne ratais pas une miette. Il se disait « sourcier », don qu'il aurait découvert quand lui-même était marmot en s'emparant d'une branche de coudrier à tête de « V ». J'avais compris « sorcier » au départ. Ce qui n'avait fait que décupler sa force d'imagination. En Indochine, bien sûr qu'il avait été sorcier! *Un sorcier-sourcier au service de tous les gens d'ici*. Il souriait tout le temps de ses bonnes blagues. Il avait mentionné l'Indochine mais sans s'y attarder, préférant insister sur sa science de l'histoire des mots. *La baguette de coudrier sert aussi aux chercheurs d'or, tu le savais ça, Tony?*

C'était chaque fois pareil avec lui, des allusions, comme s'il ne souhaitait pas que je pénètre trop loin dans son Ailleurs, son « Là-bas », et comme je ne le comprendrais qu'un peu trop tard, sa déchirure incicatrisable.

À l'entendre, j'aurais pu croire qu'il avait eu mille vies. Champion de demi-fond, repéré pour les performances de ses guiboles, il se vantait d'avoir été présélectionné aux Jeux Olympiques de 1936. Moi qui aimais déjà le sport, je restais sans voix devant mon Mimoun, son idole inattendue, car le coureur mythique était Oranais d'origine... Papi aimait que je sois à son écoute et se félicitait que je reste captivé, qu'il vente ou qu'il pleuve, par tous les fils de son imaginaire sans limites. Il avait sans doute moins à m'apprendre qu'à me raconter. Mais cela me plaisait tant d'être à ses côtés, de l'entendre, même si je ne comprenais pas toujours tout de ses récits aux embranchements touffus. Alors que la pente se faisait plus raide, il m'a refait le coup des J.O. de 36. C'était reparti pour le tour de piste de Monsieur Loyal. Son père, chez qui nous avions coutume de déjeuner le dimanche, lui aurait formellement interdit de participer aux présélections de la compétition olympique. Il n'était pas concevable que son fils rendît hommage au salut nazi au pied de ce diable de *führer*, Adolf Hitler.

*Tu te souviens de ce que c'était le salut nazi,
Tony?*

Bien sûr que je m'en souvenais; bien sûr puisqu'il m'avait conté dix fois la même histoire. Quand il est devenu évident qu'il n'en serait pas de ces J.O. promus par le trop honorable Pierre de Coubertin, il a revêtu – si je me fie à la conviction de son récit – son maillot de corps, noué les lacets de ses chaussures de sept lieux et s'est élancé tout droit à travers champs.

*Si j'avais pu, j'aurais couru toute la nuit...
mais tout est devenu trop sombre et je craignais
les loups.*

« Les loups? »

*Oui, quelques-uns traînaient à l'époque,
dont celui de la chèvre...*

« De Monsieur Seguin? »

*Oui, la pauvre chèvre qui fait tant pleurer
ta mamie!*

La nouvelle d'Alphonse Daudet, je la connaissais par cœur, car entendue en boucle, un peu comme l'histoire d'*Ali Baba et les quarante voleurs* narrée par Fernandel. Il faut dire que

quand Papi n'était pas disponible pour ma lecture quotidienne, j'utilisais mon mange-disque à piles. Je m'abreuvais de toutes les histoires qui sillonnaient dans son ventre. À proprement parler, je n'ai jamais vraiment aimé lire; ce qui me fait plus de bien encore aujourd'hui, c'est d'entendre une voix chère qui lit, aussi touchante que celle de Gérard Philippe, aussi truculente que celle de Fernandel.

Mamie a survécu sept ans à son aveuglement et à la perte de Papi pour la même raison. Elle ne se lassait pas d'écouter les émissions, les histoires. Sa petite radio à antenne amovible était devenue son objet fétiche. Elle avait fait de son oreille le lien privilégié avec le monde invisible. Sa tête vibrionnait des heures et des heures, de jour comme de nuit, de récits enlumines, qu'elle voulait ensuite inlassablement partager. Du vivant de Papi, déjà, elle adorait les récits extraordinaires de Pierre Bellemare. Mais depuis qu'il n'était plus là, elle avait un peu délaissé le pur fait divers. Elle semblait n'en avoir que pour l'histoire, comme si elle était rattrapée par l'ombre tapageuse de l'amour de sa vie, son grand homme voué corps et âme à la mythologie de la France éternelle.

« Une fois atteint le sommet, on rejoint une vaste esplanade » vantait la brochure documentant le lieu.

Il fallait ensuite se diriger jusqu'à l'escarpement pour voir de bas en haut la vierge de Bon-Encontre émerger d'une assemblée d'arbres clairsemés, cette si grande dame couronnée, contemplant de ses grands yeux creux toute la vallée. Bien sûr qu'en ville, quand je revenais de l'école maternelle, je l'avais déjà scrutée, la fameuse vierge de la colline, mais ici, dans le faisceau de son ombre massive, je me voyais en lilliputien dans des pas de géante. Papi m'a déclaré tout sourire qu'il n'était pas nécessaire d'aller à Rio de Janeiro pour contempler le Christ du Corcovado. À quelques encablures de chez nous, à moins d'une heure de marche, s'était implantée sa bonne mère, pas loin, selon mon grand-père, d'être aussi immense que lui. Papi s'est ensuite allongé afin de reposer ses jambes engourdies. De mon côté, en flânant un peu au hasard, je suis tombé nez à nez sur une pierre tombale au nom de Jésus de Nazareth. Le Christ enterré ici au pied de sa si grande mère? Je me frottais les yeux pour m'assurer d'avoir bien lu. Mais j'avais bien

lu. Je n'étais pas un lecteur émérite comme Papi, mais déchiffrer, cela je savais. Donc, pour « J-E-S-U-S », je n'avais aucun doute. Je ne dis rien de ma découverte à Papi Po. Je préférais attendre la venue d'Arnaud. C'était un bon enquêteur lui aussi. Il saurait percer le mystère avec moi. Cela dit, mon grand-père ne m'avait pas emmené tout en haut de la colline simplement pour faire une balade au grand air. En redescendant, il a entrepris de m'expliquer, à sa façon, la présence de cette grande dame.

Au départ, tout ici était sauvage. Pas un lieu civilisé pour un sou. Des hautes herbes, de méchantes ronces, couleuvres et vipères assurément aussi, comme au temps de nos grandes entreprises coloniales. Et puis la décision a été prise de prendre soin de l'endroit et de le dédier à la Vierge. Ils ont tout défriché et ils l'ont plantée là tout en haut, comme Jacques Cartier a érigé la grande croix à la pointe du rocher de Gaspé, quand il atteint les côtes du Canada français!

Tu m'avoueras qu'elle est quand même impressionnante! Rassure-toi, chaque année on vérifie ses fixations!

Crois-moi, la Madone n'est pas près de tomber. Et je peux te dire qu'il en vient des foules de pénitents, pas mal de curieux aussi. Comme le Christ du Corcovado, on en cause dans le monde entier de notre bonne mère, tu le savais ça, mon Tony?

Oui, dans le monde entier, on sait où se trouve Notre Dame de Bon-Encontre! Ce n'était au fond pas si compliqué. Il suffisait de se retrousser les manches et de se frayer un chemin dans la jungle du plateau! Voilà, maintenant tu connais l'histoire, enfin, tout ce que j'en sais...

Mais ce n'est pas tout, te rends-tu compte que tu viens de faire le pèlerinage! De chez nous à ici, tout en haut de la colline, cela fait une sacrée trotte! Tu as bien mérité le pardon du bon Dieu d'avoir renversé son employé! Le curé m'avait réclamé que tu fasses ton chemin de croix dimanche dernier. Ce n'était pas une punition bien méchante. Je lui ai même demandé si cela lui dirait de nous accompagner. Avec ses rotules grinçantes et son souffle court qu'il m'a dit, « ce ne serait pas très raisonnable »... Entre nous, la Vierge n'a pas dû le voir depuis un sacré bout de temps!

*Quoi qu'il en soit, tu peux en être sûr ;
terminé tes mauvais rêves. Mamie aussi peut
se réjouir de retrouver des nuits plus tranquilles.
Allez, il ne nous reste qu'à dévaler la pente ; les
inimitables nems aux crevettes de ta grand-mère
nous attendent.*



Que reste-t-il de l'héritage idéologique que notre famille nous transmet ? *Tony* a passé sa petite enfance avec ses grands-parents maternels, depuis longtemps revenus de leur splendeur d'Indochine.

Dans la grande maison de Bon-Encontre, pas loin d'*Agen même*, nems aux crevettes et « Touche pas à ma France » sont au menu.

Dans ce récit gorgé d'affection et d'amertume, l'auteur questionne les silences du petit garçon qu'il fut auprès d'un grand-père griot devenu frontiste quand il a perdu le sens des affaires. Un grand-père qui lui a appris à lire en faisant le récit, trop beau pour être vrai, de « sa » France et de ses chefs glorieux, de Vercingétorix à Napoléon.

Antony Soron est maître de conférences HDR, formateur agrégé de lettres à l'INSPE Paris Sorbonne-Université. Dans la lignée de sa première fiction autobiographique, *Le béret du maître*, il tisse son œuvre romanesque à partir des figures paternelles contre lesquelles il s'est construit.

15€

